# Théâtre Français. *Le Festin de Pierre*.

Enfin ce théâtre, malgré les haines intestines qui le déchirent,

Lève un front moins timide et sort de ses ruines.

Les anciennes tragédies attirent encore du monde quand on les met sur la protection d'une actrice à la mode. *Horace* a prospéré sous les auspices de Sabine et de Camille, mais *Tancrède* et *L'Orphelin* n'ont été que médiocrement soutenus par Idamé et Aménaïde ; non que l'Idamé ou l'Aménaïde ne soient sans talent, mais ce talent est sans moyens *Ariane* cependant a été un peu abandonnée, en dépit de tout le zèle de ses amis ; mais *Phèdre*, représentée par Mlle Georges, a été fort suivie quoique Naudet jouât Thésée et Mlle Bourgoin Aricie. Mlle Georges et Damas ont suffi à tout : pour exciter les applaudissements, et faire ressortir les beautés de a pièce, l'une et l'autre n'ont eu besoin du secours de personne.

La comédie même donne quelques signes de vie. La première représentation du *Festin de Pierre* n'avait que très peu de convives ; la seconde a été presque aussi courue qu'une tragédie. C'est dommage que Molière ait été obligé de sacrifier au goût du peuple, et de s'asservir au merveilleux de l'original espagnol et italien ; il aurait sans doute dénoué sa pièce d'une manière plus naturelle et plus digne de son génie. Lovelace est puni dans Richardson ; mais, quoique les Anglais adorateurs de Shakespeare étaient très amis des spectres, le romancier n'a pas voulu gâter son ouvrage par des miracles. Lovelace est puni par ses propres crimes : il est pour ainsi dire battu de ses propres armes. Cet homme si fier de son adresse, si vain de ses exploits, rencontre enfin un adversaire qui, sans être aussi conquérant que lui en amour, est encore plus adroit au combat, plus intrépide et plus ferme. Unique héritier d'une illustre famille, Lovelace périt dans la première fleur de l'âge, victime de ses intrigues et dévoré de remords. Je ne sais quelle terreur s'empare de l'esprit du lecteur au récit de ce duel vraiment tragique, où l'infortunée Clarisse trouve un vengeur, et le scélérat Lovelace le juste châtiment de ses crimes. Cette terreur n'est pas produite par les prestiges ordinaires aux romans anglais ; elle est l'effet des événements les plus naturels et les plus simples : les ombres et les revenants ne seraient pas aussi terribles.

Molière, esclave des intérêts de sa troupe et des fantaisies de la multitude, fut forcé d'adopter le merveilleux, en quelque sorte officiel dans un pareil sujet : ce merveilleux seul attirait la foule. Sans la statue, sans le fantôme, sans le souterrain enflammé, sans la descende de Don Juan aux Enfers, il n'y avait point à espérer de succès : ces prodiges avaient un tel attrait que *toutes les troupes de comédiens voulurent en régaler le public*, si nous croyons un certain Rosimon, acteur du Marais et auteur d'un *Festin de Pierre*, joué cinq ans après celui de Molière. Un autre acteur de la même troupe, nommé Dorimond, avait aussi donné, en 1669, un *Don Juan*, et même avant Molière, Villiers, acteur de l'hôtel de Bourgogne, s'était déjà emparé d'un sujet qui, suivant l'expression financière, *faisait faire de l'argent* sur tous les théâtres. On sait que faire de l'argent est le grand œuvre, non seulement pour les comédiens, mais pour toutes les professions.

Parmi tous ces auteurs de *Festins de Pierre*, c'était à qui se surpasserait en absurdités ; en extravagances, en spectacles burlesques : le plus fou était le plus heureux, par conséquent le meilleur. Faut-il être surpris si Molière fut d'abord vaincu dans une pareille lutte ? Sa pièce avait deux défauts alors essentiels ; elle était trop raisonnable et trop sage ; ensuite elle était écrite en prose, et dans ce temps-là on avait une singulière aversion pour les pièces en cinq actes et en prose. C'est ce préjugé qui causa la chute de *L'Avare*. Pour que le *Don Juan* de Molière obtînt un accueil digne de son auteur, il fallut que Thomas Corneille le traduisit en vers.

Ce qui a pu contribuer aussi à la disgrâce du *Festin de Pierre* de Molière, c'est ce vigoureux portrait de l'hypocrisie qui annonçait le peintre de Tartuffe, et qui jeta sans doute l'alarme dans le parti des faux dévots, alors très nombreux et très puissants. Partout où la religion est honorée et respectée, il doit y avoir beaucoup d'hypocrites ; mais les hypocrites de religion ne prouvent pas plus contre elle, que les hypocrites de probité et de bonne foi ne prouvent contre les vertus dont ils prennent le masque.

Molière avait aussi inséré dans sa pièce une scène qu'il retrancha dès la 2e représentation, parce qu'elle renfermait un trait d'impiété trop choquant : c'est un dialogue entre Don Juan et un pauvre. ― A quoi passes-tu ta vie, lui demande Don Juan ? ― A prier Dieu pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. ― Tu passes ta vie à prier Dieu ! Tu dois être bien riche ? ― Hélas ! Monsieur, je n'ai pas bien souvent de quoi manger. ― Cela ne se peut pas, Dieu ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin : tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne au nom de l'humanité.

Ceux qui connaissent les principes de la religion sentiront aisément le faux des sarcasmes impies d'un athée tel que Don Juan ; et ma fonction n'est pas de faire du catéchisme. J'observe seulement que les philosophes ont singulièrement envié à la religion ce précepte sublime et fondamental de la charité : ils ont essayé de lui ravir un si précieux avantage, en forgeant à leur manière une charité philosophique qu'ils ont appelée *bienfaisance*, et qui n'avait d'autre base que la sensibilité physique pour les malheureux ; ils étaient même parvenus, à fore d'adresse, à mettre cette bienfaisance à la mode, et véritablement il en est résulté quelques dons, quelques bonnes œuvres fastueuses, inspirées par l'ostentation et l'esprit de parti ; mais les malheureux seraient bien à plaindre s'ils n'avaient pas d'autres ressources que la sensibilité philosophique. Que l'on compare avec ces aumônes politiques, toujours faibles et rares, les immenses bienfaits répandus par l'esprit religieux et celle foule prodigieuse de magnifiques établissements élevés en faveur de l'humanité souffrante par la charité chrétienne, on verra combien un devoir sacré est au-dessus d'un mouvement naturel. La religion seule peut triompher de la cupidité, de l'égoïsme, de l'intérêt, si fort et si puissant dans le cœur de la plupart des hommes ; et ce sera toujours le plus beau privilège, comme la première loi du christianisme, de consoler les infortunés et de soulager les pauvre au nom du Dieu qui en a fait ses représentants sur la terre, et qui les a mis lui-même sous la protection et la sauvegarde spéciale des heureux et des riches. *L'humanité* est un terme métaphysique aussi vague que celui de *nature*; il faut compter sur le bien que feront les hommes au nom de l'humanité, aussi peu que sur les devoirs qu'ils rempliront au nom de la nature.

Fleury, dans cette seconde représentation, a perfectionné son débit et son jeu, et l'on a été de plus en plus satisfait de celui de Dugazon. Mlle Emilie Contat a joué le rôle de Charlotte avec une franchise pleine de grâce, et une naïveté piquante. Les comédiens ont donc été bien inspirés, quand ils ont remis cet ouvrage de Molière, qui pourra de temps en temps varier le répertoire courant, beaucoup trop uniforme. Il faut qu'ils se persuadent que ce n'est que par le travail et les efforts continuels, par des nouveautés fréquentes ou par d'anciennes pièces reprises avec discernement et très bien montées ; qu'ils parviendront à fixer le public à leur théâtre. Les plaintes, les lamentations sur la décadence de la scène française sont parfaitement inutiles et même nuisibles. Il ne faut pas imiter le charretier embourbé qui, les bras croisés, implorait du secours ; et l'on peut dire à tous les comédiens dans la détresse : Aide-toi, le public t'aidera.